

Norberto Ferreyra<sup>1</sup>

## Trauma, deuil et forclusion<sup>2</sup>

Revisiter la conception du trauma chez Freud et suivre son évolution dans la direction de la cure permet de renverser le rapport entre deuil et trauma. Le deuil a en outre un lien spécifique avec ce que Lacan nomme la forclusion, soit ce qui n'existe pas, ni n'existera jamais, ni n'a jamais existé, et qui n'est pas la négation.

Le texte de Freud de 1934, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, indique qu'un éveil précoce entre deux et quatre ans, des questions vécues et oubliées, sont toujours en jeu dans le trauma. Le trauma se situe donc comme causalité dans l'étiologie de la névrose, même si plus tard la réalisation effective de tel ou tel événement perd de sa consistance, par exemple en ce qui concerne les scènes de séduction dans l'hystérie. Parce qu'il s'agit de quelque chose de précoce et d'infantile, un événement est traumatique lorsqu'un excès de demande vient solliciter le psychisme au-delà même de ses possibilités de réponse, et exiger de lui une réponse adéquate qui est impossible à donner. On peut entendre cette demande faite au psychisme, dont parle Freud, comme ce que Lacan appelle demande de l'Autre et qu'il distingue du désir de l'Autre. Demande comme désir exigent du psychisme un effort auquel il ne peut répondre de manière adéquate, c'est-à-dire sans douleur psychique.

Une part de la théorie du trauma a pu se confondre au début avec une théorie du fantasme, ce qui n'est pas sans conséquence sur la théorie et la pratique analytiques. Ainsi le traitement du fantasme de séduction comporte une interprétation du trauma telle qu'il devient la cause de telle ou telle chose. Or ce qui caractérise le trauma, c'est non seulement sa précocité mais son oubli, un oubli toujours inhérent au contenu sexuel. Déjà en 1934 Freud se demande comment se débrouille le sujet pour surmonter ce qui est traumatique dans sa vie, pour surmonter ce qui l'excède. Il y a, dit-il, deux façons de sortir du trauma, l'une positive et l'autre négative. La première, positive, consiste à sortir du trauma en se traumatisant, c'est-à-dire à la fois à le répéter et à en recréer les conditions ; cette possibilité de sortir du trauma n'implique pas son franchissement mais une répétition incessante et effective dans la vie. La seconde, négative, c'est que rien ne se répète et que tout tombe dans l'oubli – c'est là que Freud inscrit les inhibitions et les phobies ; les symptômes sont une

---

<sup>1</sup> Membre fondateur avec Oscar Masotta et d'autres de la *Escuela Freudiana* de l'Argentine en 1974. Il est aussi l'un des fondateurs et Président de la *Fundación del Campo Lacaniano* en 1990.

<sup>2</sup> Conférence donnée en octobre 1995 à la Faculté de Rosario, Argentine, publiée dans *Duelo y Tiempo, una función de la creencia*, Argentine, Ediciones Kliné, 2000.

sorte de transaction du sujet destinée à maîtriser le traumatique. Le trauma a une base compulsive qui comprend ces deux types de réponse, positive et négative.

Or cette compulsion de répétition, cette fixation d'un contenu sexuel qui tient compte de ces deux issues, positive et négative, dans le devenir de la vie du sujet, instaure également une dimension temporelle. En effet, dans l'un ou l'autre cas, la condition traumatique implique que les temps logiques de Lacan (voir, comprendre, conclure) se heurtent à des obstacles ; ainsi le temps de conclure comporte une décision inconsciente qui peut frayer une issue au sujet – décision toujours ratée pour autant que le traumatique n'aura pas été dépassé. Ceci indique l'existence d'un certain rapport entre deuil et trauma.

En termes freudiens, le trauma ne peut avoir lieu sans faire trace, symptôme ; il y a toujours, dit Freud, une marque du trauma, une trace mnésique qui fait référence, repère dans la succession des représentations, dans la construction du fantasme. Le trauma fait référence, et le mouvement de l'analyse ne va pas du trauma au fantasme mais du fantasme au trauma. Or l'important est qu'il y a toujours quelque chose d'inscrit dans le discours que tient le sujet et avec lequel il se constitue. Cette inscription est celle des marques de la scène traumatique.

On sait, nous savons tous par notre propre expérience en tant qu'analystes ou analysants que dès qu'on parle on a toujours une référence. Ces références qui se répètent ne sont rien de tragique ni de complexe, elles peuvent être des ensembles de mots ou des situations faisant repères pour le sujet. C'est un découpage imaginaire que Freud nomme roman familial et qui installe une orientation pour le sujet quand il parle ; l'univers de la parole que constitue le sujet et dont fait partie sa propre langue a toujours une référence, et le trauma est cette référence du sujet.

Un sujet construit son histoire et son roman familial, qu'il le veuille ou non, avec ce qui a été traumatique pour lui, non pas au sens subjectif, mais en tant qu'extrait du découpage de son dire. Il se peut que ce que le sujet, consciemment, définit comme traumatique, ne le soit pas en fait. Il ne s'agit pas alors d'une détermination inconsciente dont le passage au conscient ferait apparaître le traumatique ; au contraire, ce que fixait le traumatique apparaît lié pour le sujet dans son discours et pourra se retrouver dans les souvenirs-écran. En effet, au cours du récit de ces souvenirs que le transfert commence à désarmer, apparaissent des failles qui montrent que le traumatique est quelque chose qui se construit, et que le souvenir recelait quelque chose. Derrière ce souvenir qui fait écran, nulle vérité ne se cache. Mais, à partir de ce souvenir-écran, la vérité se tisse jusqu'à reconstruire ce qui apparaît au sujet comme une référence traumatique.

Dans la direction de la cure, le trauma fait toujours, pour l'analysant et pour l'analyste, orientation. L'analyste ne peut pas ignorer que, quant au fantasme fondamental et à sa relation au langage, le sujet a subi, au sens strict, un trauma. Le sujet peut réagir différemment devant le traumatique : il peut

l'oublier et se construire à partir de cet oubli ; il peut l'oublier et le mettre en acte et répéter dans sa conduite chaque fois cela même dont il voulait sortir. Il s'agit d'une fixation, d'une marque à laquelle se réfère le sujet et qu'il ne peut atteindre qu'à partir de la construction du fantasme. Il est très difficile de découvrir dans une analyse certaines situations sans doute traumatiques pour le sujet lorsqu'elles pourraient être des références ignorées par le sujet : « je n'y avais jamais pensé ». Pourtant il n'est pas si aisé d'arriver au fantasme. C'est parce que la situation analytique est elle-même traumatique que s'instaure le fantasme, permettant ainsi de voir la place qu'il occupe dans l'histoire du sujet. La situation analytique est en elle-même traumatique parce que la voie de l'analyse – à travers la règle fondamentale du dispositif analytique – met le sujet devant « l'univers » total du langage ; il aura beau vouloir se l'approprier, il n'y parviendra jamais. Cet impossible dans le traumatique est une condition du sujet par rapport au discours et à la parole.

Dans le transfert il faut – ce n'est pas une question morale mais une condition de la direction de la cure – que la place que l'analyste peut occuper en contrepartie de ce qu'il offre, ne fasse pas l'objet de l'exercice d'un pouvoir. Il faut donc que le pouvoir que donne l'offre ne soit point exercé et que de la part de l'analyste il y ait abstinence. Le pouvoir accordé à l'autre de dire tout ce qui lui vient à l'esprit – obéissance à la règle fondamentale – lui donne apparemment un pouvoir, pouvoir qui est en réalité du côté de celui qui l'octroie. Ce que l'analyste offre, il ne peut l'offrir qu'à l'entrée d'une analyse, par rapport à une demande analysante. Il ne peut l'offrir avant, sous peine de faire échouer toute tentative d'analyse.

Lors du maniement du transfert, il est de la responsabilité de l'analyste de ne pas user de ce pouvoir dans la situation traumatique qu'implique le transfert lui-même, transfert qui à ce niveau est créé par la règle fondamentale et l'existence du trauma comme repère, ce qui donne au sujet la notion imaginaire d'un savoir sur la vérité. Le fait est qu'y coïncident, associés dans le trauma, savoir et vérité : « ça m'arrive parce qu'autrefois il m'est arrivé telle ou telle chose ». Ainsi le sujet met sur le même plan à la fois la vérité de ce qui lui arrive et le savoir qu'il en a, sans distinguer savoir et vérité. De plus, il fait coïncider le savoir et la vérité avec ce qui est traumatique, c'est-à-dire avec ce qui fait partie de la construction du fantasme.

De son côté, le fantasme donne lieu à une réalité du sujet constitué comme « sachant », parce que liée avec ce qui a été traumatique, là où savoir et vérité vont de pair. Savoir et vérité sont associés au trauma, et dès lors existe un rapport du traumatique au vrai. Ce rapport n'est pas à valider ; en effet c'est la fonction du fantasme qui détermine une certaine construction de la réalité autour du trauma. Ce qui apparaît comme traumatique fournit au sujet sa position par rapport à l'Autre et à l'objet dans le fantasme.

Ainsi référence et trauma coïncident. La vérité dont le sujet croit avoir à se débarrasser pour guérir ou se préserver est une vérité toujours associée au

trauma. La réalité qui se constitue est telle que le sujet se trouve y être déterminé par ce que lui-même découpe, et c'est ce découpage sur la construction d'une réalité qui fonctionne comme traumatique, comme référentiel; ainsi ce qui détermine le sujet à la fois le symbolise et se situe imaginairement pour lui comme traumatique.

Qu'en est-il du deuil ? Deuil et trauma ont une orientation inversée. Le deuil se produit lorsque quelque chose qui a existé et qui avait beaucoup d'importance pour le sujet cesse d'exister. Autrement dit, ce qui a existé et qui par conséquent est réel – au sens de son existence – n'est plus là. Le retrait que le sujet doit opérer dans sa relation à l'objet, c'est-à-dire dans sa relation avec ce qu'il a perdu, produit un trou dans la réalité, dans la mesure où la puissance de la perte est virtuelle (cet objet n'existe plus pour lui). Un trou dans le réel, dit Lacan dans *Le désir et son interprétation*<sup>3</sup>.

Devant cette perte le sujet peut prendre deux voies, celle du deuil ou celle de la mélancolie. Ici nous allons traiter spécifiquement du deuil. Freud met l'accent sur ceci que dans tout travail de deuil il y a un temps qui se rapporte au fantasme. Travail scandé par les moments de voir, de comprendre et de conclure. La conclusion met fin au travail : non seulement ça n'existe plus, mais ce qui n'existe plus c'est la relation que le sujet entretenait avec ce qui avait existé. Une telle conclusion n'a pas lieu dans la mélancolie ni dans le trauma qui, lui, ne cesse de se réaliser. Or lorsque cette perte se produit en tant que réelle pour un sujet, quelque chose de très important se passe : il y a, de sa part, une objection. Le sujet se trouve dans une position telle qu'il va objecter – et ce mot n'est pas naïf – à l'ensemble du système signifiant. Tout ce qui peut être assigné au symbolique fera l'objet d'une objection de la part du sujet, car le symbolique ne peut pas lui permettre de restituer sa perte. L'impossibilité de restituer cette perte, cette disparition et le trou qu'elle laisse, est interprétée par le sujet comme un défaut du système signifiant, sans s'apercevoir que c'est grâce à ce défaut même qu'il existe en tant que sujet ; il l'interprète comme défaut et objecte donc à la totalité du système signifiant.

Dans les différentes étapes d'un deuil, se fait un parcours à travers certains signifiants qui donnent un tout autre sens aux histoires qui s'y entrelacent à tel ou tel moment, aux souvenirs évoqués et aux récits que tisse le sujet pour sortir de ce trou de l'absence. Et l'objection du sujet au système signifiant ne va pas sans le nécessaire oubli – oubli avec lequel se constitue le sujet – du fait que son existence de sujet est suspendue précisément à ce défaut du symbolique lui-même.

Il n'y a pas de signifiant qui puisse restituer le manque de l'objet et la douleur qu'il comporte. La douleur qui accompagne la perte apparaît dans le travail du deuil associée aux différents récits se rapportant à l'objet perdu, où les

---

<sup>3</sup> J. Lacan, *Le désir et son interprétation*, inédit.

formations de l'inconscient ont leur place, l'analyste ne faisant pas autre chose que de présentifier cette urgence au moment du deuil.

La faille du symbolique et l'objection du sujet signifient qu'il n'y a pas de mots pour nommer ce que l'on a perdu. Dire les choses ainsi, se produit tout le temps dans le discours courant, par exemple dans les veillées mortuaires où l'on répète chaque fois « *No somos nada* ». La répétition du traumatique, non pas au sens du trauma mais de ce qui n'est plus, transcende tout cela. Dans un deuil on n'a pas le mot juste. Il est difficile pour le sujet de trouver le mot capable de nommer ce qu'il a perdu lorsqu'il perd un objet chéri. La douleur est là parce que les mots manquent qui pourraient nommer l'objet aimé, et c'est de cette façon que le défaut dans le symbolique se présente effectivement pour le sujet, autrement dit qu'il le met face à la castration. Ce n'est pas vis-à-vis de la perte elle-même mais vis-à-vis de son effet sur le sujet qu'il s'agit de castration, contrairement à ce qui se passe dans la mélancolie. C'est en cette absence que s'installe la cause de la douleur.

Quel rapport la douleur et le deuil entretiennent-ils ? Est-ce le même rapport que celui du trauma avec les déterminismes ? Est déterminisme tout ce qui tient à la construction d'un fantasme et qui vient déterminer la position d'un sujet ; c'est ce que le sujet nomme et prend pour référence. Mais le deuil est-ce la même chose ? Les différents parcours associatifs, signifiants, qu'emprunte le sujet dans son travail de deuil, occupent-ils la même place que les déterminismes vis-à-vis du trauma ?

Le trauma – que ce soit du fait de la présence de l'Autre du langage, du fantasme du meurtre du père comme moment fondamental et traumatique dans la vie du sujet, ou quoi que ce soit que le sujet parvienne à se construire en tant que repère pour parler – est toujours déterminé, et le sujet associe ses désirs à ce qui le détermine. La position du sujet est celle d'un « parce que ceci, cela... » Autant de constructions venant situer sa position face à son désir, causé par son déterminisme. Cette présence du petit autre ou du grand Autre est essentielle en ceci qu'elle fait partie de la construction du trauma lui-même. Au-delà de la différence entre présence, demande et désir de l'Autre, quoi qu'il en soit, il s'agit toujours d'une présence positivée.

Mais dans un deuil, les choses se passent autrement. À la suite de l'objection portée au signifiant, il se crée à un moment logique du discours une certaine inexistence de l'Autre, de ce lieu du système signifiant : une sorte d'instant d'inexistence. Ce n'est ni un fantasme ni quelque chose d'imaginaire. La présence de l'Autre qui s'accroît dans l'évolution d'une situation traumatique, vacille dans le deuil à cause de l'objection posée à son existence. Non pas au sens de dire que l'Autre n'existe pas, mais au sens où le sujet prend comme existante sa possible inexistence. Face à cette possibilité, le sujet non seulement pleure, mais il pense et il a peur. Que l'Autre fasse un geste de protection, même sous les espèces du trauma, lui est nécessaire. Dans tout deuil se produit cette mise en suspens de l'existence de l'Autre.

En ce sens, il y a un certain renversement entre trauma et deuil. Dans l'analyse se produit un mouvement allant du fantasme au trauma, mais également un autre menant à l'installation du deuil, deuil non pas de quelque chose d'effectivement perdu, mais de cette référence où l'Autre peut-être, voire l'être du sujet, se perd comme tel. Une certaine inexistence s'empare ainsi de l'être, Lacan l'appelle désêtre. Il s'agit d'une perte réelle parce qu'elle est perte d'être, mais elle devient effective pour le sujet par rapport à cette inexistence de l'Autre.

Tout ce qui est traumatique pour Freud, ainsi que pour Lacan, est toujours de l'ordre du vu et de l'entendu. Le traumatique n'a d'autre dimension que celle que fournissent ces deux objets faisant office d'objet a. Voir est déjà un deuil, au sens le plus banal du terme. Prenons par exemple le cas du fétichisme. Le sujet crée cette absence du père et de la mère, et ça c'est déjà un deuil. Ça veut dire qu'il y a, dans la division, une fonction du voir, du regard, où se produit entre regard et vision une schize permettant de constater la possibilité du deuil chez le sujet. Et s'il est vrai que des variations peuvent se produire, l'important est de ne pas négliger que le simple fait de voir est un deuil. Il y a quelque chose qui, loin de ne pas être vu, ne peut pas ne pas être vu, et c'est là qu'un deuil se constitue. Ce qui revient à dire que dans le deuil, il va y avoir la marque d'une absence.

Lorsque Lacan parle du désordre symbolique qui se vérifie dans le deuil à cause de l'objection au système signifiant, il souligne que ce désordre satisfait peut-être le sujet. Le deuil pourrait entraîner donc une certaine satisfaction. Somme toute, dans la mélancolie, le sujet se rend coupable « avec satisfaction » du manque signifiant. Le sujet prend ainsi sur soi le défaut symbolique, non pour s'en rendre responsable du point de vue de l'éthique du désir, mais pour occulter à travers cette culpabilité sa propre relation au désir. Il se porte responsable de ce qui a manqué, de ce qui devrait être, de ce qui aurait dû être, et, ce faisant, prend la relève de l'objection posée au système symbolique : le sujet se fait ainsi cause de ce qui manque dans le symbolique, sans s'apercevoir que c'est ce même défaut qui le fait exister en tant que tel.

Dès lors on peut dire que le trauma est au deuil ce que le déterminisme est à la cause. Et qu'ils se rejoignent selon certains rapports qui tiennent à des extrapolations du même style. Il faut accorder toute son importance à la façon dont ce qui apparaît comme traumatique peut être pris pour cause. Dans la conduite de la cure, si l'on tient compte de ces deux dimensions, il faut surtout que ne soient pas associés, ni superposés ni indifférenciés vérité, savoir et trauma.

Il faut donc séparer cause et déterminisme, et séparer trauma et cause. Une chose est le déterminisme du sujet par rapport au signifiant, la façon dont celui-ci le détermine en découpant la jouissance que lui-même se procure par l'action du signifiant, et une autre chose est d'en faire la cause. La cause signifiante est en rapport avec la jouissance ; le désir est l'affaire de l'objet, ce

qui ne veut pas dire qu'il ne peut pas y avoir de signifiant en rapport avec le désir, mais qu'il ne peut en être la cause. En ce sens, il faut distinguer dans la direction de la cure ces deux dimensions, déterminisme et cause, deuil et trauma, parce qu'elles n'apparaissent pas différenciées au sujet. La fonction même de l'analyste consiste à croiser tout ça dans le transfert, c'est en quoi son désir n'est pas pur. Si l'analyste n'était que la cause du désir et ne prenait pas l'habit du trauma ou des déterminismes imaginés ou ratifiés par le transfert, on pourrait penser son désir comme pur, mais ce n'est pas le cas. Son désir n'est pas tout d'une pièce, et la fonction de l'analyste consiste à rendre cette différenciation possible, non pas intellectuellement mais dans le transfert.

L'objection au système symbolique peut être prise, à un certain niveau du discours, pour une réaction thérapeutique négative ou quelque chose du même genre, car elle se produit au moment du franchissement de certains symptômes. Le sujet qui s'accroche presque toujours à quelque idéal, se refuse à une telle conclusion de son histoire symptomatique. A un tel moment, l'objection du sujet consiste à dire qu'il est parti à la recherche d'une chose pour finalement en trouver une autre. Il a réussi à résoudre ses symptômes, à modifier sa position, mais pourtant, tout compte fait, il se passe qu'il courait après quelque chose et qu'il se retrouve en définitive face à tout autre chose. Il voulait trouver comment nommer tout ce qu'il avait à dire de sa vie, comment tout nommer, et, chemin faisant, l'analyse elle-même l'a précipité dans le deuil de ceci, non pas du fait qu'on ne puisse pas nommer (et il ne s'agit pas du tout ici de l'innommable), mais de ce quelque chose de perdu que jamais son dire ne réussira à restituer.

L'analyse peut conduire le sujet à surmonter une situation vitale d'un point de vue thérapeutique, et même à aller un peu plus loin, mais de toute façon l'objection peut subsister. Car elle s'appuie sur ce qui est dit dans le transfert : « alors ce n'est pas certain qu'en parlant je pourrais restituer cette perte...? ou que je pourrais te restituer ? » Bref, ce sont des façons du dire, des modalités d'approche de la castration. En ce sens, l'objection se rapporte au trauma d'une certaine façon et au deuil d'une autre façon, avec cette sorte de relation inversée : il y a comme des marques, des chemins, des biais dans le discours du sujet où cela est effectivement dit.

Pourtant l'affirmation de Lacan selon laquelle le deuil est l'autre face de la forclusion est intéressante car cela implique plusieurs autres questions. Cela signifierait qu'il y ait forclusion au-delà de la psychose, que la forclusion puisse être un processus, une situation locale et spécifique dans son mode de croisement, mais généralisable au-delà de la psychose, tout en y prenant pourtant une forme particulière. En somme la forclusion ne serait pas l'apanage de la psychose.

Cette affirmation de Lacan est importante pour penser le deuil, d'habitude tenu pour si « normal ». Dans le séminaire « Le désir et son

interprétation<sup>4</sup> », Lacan dit comment le deuil s'apparente à la psychose. Si le deuil est « normal », il reste que chez tout sujet existe un point de la structure où il se trouve dans cette situation de forclusion. C'est une indication dont il faut tenir compte dans les discussions sur ces questions.

Dans le deuil, le sujet se trouve face à une perte réelle, à un trou réel dont le symbolique ne peut pas répondre comme manque (d'où l'objection dans le deuil) ; c'est à cette place que le manque est réel et pas symbolique.

C'est dans la relation à ce manque réel qu'on peut localiser ce qui pour un sujet est objet, cause du désir. C'est-à-dire qu'il y a une relation strictement logique entre le manque réel et la cause du désir.

Le trauma a une place structurelle dans la constitution du sujet, avec l'entrée du sujet dans la langue, il module les déterminismes du sujet, mais il ne rend pas compte de ce qui peut être pour le sujet la cause de son désir.

Le trauma fait semblant pour le sujet en ceci que la vérité est réelle, mais en fait, ce qui est réel c'est le manque.

Le deuil de la fin de l'analyse n'est pas seulement ce qui est perdu (les identifications et une certaine position du sujet), ce qui n'est plus, sinon que le sujet ne peut plus s'orienter par « ses » déterminismes, c'est sa division qui provoque sa relation à l'objet, et la cause sera son orientation.

---

<sup>4</sup> J. Lacan, *Le désir et son interprétation*, *op. cit.*, séance du 22 avril 1959.